





## *Le traumatisme des barbelés*

***Édition CHOT***

*A tous les enfants qui subissent les  
affres de la guerre .....*

# *LE TRAUMATISME DES BARBELES*

## **Chapitre 1**

***La guerre a commencé, cet hiver de 1954 va être rude, d'une terrible violence imposant de part sa fureur une réalité d'une vie infernale. Les rumeurs annonçant le début du conflit armé est entré dans une phase critique. Les ombres de la ténébreuse logique guerrière à envahit les esprits comme une gangrène habitant les neurones du cerveau afin d'établir une forme de maladie incurable .A la une des journaux, les grand titres étalaient sur leurs première pages, écrit en gros caractères de couleur noire de jais, tel des corbeaux de l'apocalypse, les dernières informations décrivant dans le menu détail***

les violents accrochages qui se sont déroulés sur les hauteurs du djebel de l'Ouarsenis, entre les paras de la légion étrangère et les fellaghas de l'ALN. D'énormes dégâts tant civiles que militaires sont constatés sur le terrain des opérations. des morts et des blessés sont signalés par l'intermédiaire des correspondants de guerre présent sur les lieux du carnage. L'orage a tonné de ses éclairs jetant des flammes de feu sur les crêtes des cimes des montagnes ,les fellagas ont depuis longtemps investi ses montagnes difficilement inaccessible ..Le regard brûlant des bêtes sauvages ,rougit par les trait sanguins des fauves à la recherche de proies innocentes livrées pieds et mains liées à des bourreaux sans compassions ,sans foi ni loi ,dans un engrenage morbide ;ou l'homme perd de son humanité afin de devenir le vengeur du plus fort celui qui a le plus de force et de puissance. Quand l'inférieur de la vie ,après de longues années d'exploitation de l'homme par l'homme conteste avec son supérieur sur sa condition de vie au quotidien celui ci est porté à l'indignation et de révolte de vouloir accéder une vie meilleur. Au sein des familles,et des tribus environnantes les mauvaises nouvelles du front circulaient comme une traînée de poudre, pressentant le souffre nauséabond du diable satanique. La position des esprits quémandant la pitié qui est une peine ressentie mais nullement partagé de ceux qui sont dans des dispositions de domination sur son

congénère ne sont pas dans l'impossibilité de s'apitoyer envers quiconque . Les adultes ont déjà l'angoisse au ventre,le souffle insidieux de l'esprit du mal plane comme les oiseaux de mauvaise augures sur les ciels assombris des cieux des montagnes enneigées. ils anticipaient les malheurs que cette horrible guerre allait engendrée sur la conscience des âmes prit dans la tourmente de la déchéance humaine,dans sa brutalité la plus extrême. Des rancunes tenaces ,des vengeances tardives feront subir un sort funeste,aux survivants .L'expérience des batailles passées, depuis le début de la colonisation en 1832, est restée vive dans la mémoire collective. Les anciens de cette époque ont laissés des récits et des écrits qui se transmettaient de générations en générations .Le sort est jeté ,qui évacue les ressentiments mis en mouvement ,au profit des enseignements donnés par les paroles des anciens qui ont laissées leurs traces dans la mémoire comme un catalyseurs des émotions s"effectuant sous la pression des événements passés. Pendant cette année de 1954,l'éclosion du cerveau d'un môme,est en pleine mutation au tout début de sa période enfantine,commençant à peine à entamer son processus de réflexion sur son environnement immédiat. Un age ou la vie est faite de rêves,ou la naïveté et la pureté de l'âme sont dans l'ouverture de leur puberté,offrant au regard naïf et pleine de joie l'éternelle beautés de la nature. Quand le développement du cerveau entraîne une



consommation accrue des énergies neuronales sur les mémoires des synapses afin d'obtenir les influx de la pensée mentale devenu l'essence primordiale de l'esprit de la vie qui passe . A cette époque, j'avais passé deux années à l'hôpital Bugeaud à Bône, suite à une chute accidentelle que j'avais faite en tombant d'un pont d'une hauteur de quatre mètres environ, les séquelles que j'en garde aujourd'hui sont indéniablement la conséquence de mon éternel traumatisme. Le temps passe vite ,comme un ouragan qui balaie tout sur son passage .j'avais repris conscience revenant d'un coma,ou le néant inextricable est comme une mort sans fin ,plongé dans l'absence de la vie , refaisant surface comme dans une seconde vie,découvrant un monde nouveau ou plutôt le début de l'enfer terrestre . La nuit est passée et les chats sont gris,les souvenirs de l'enfance sont revenus par le truchement des neurones d'une mémoire défaillante. Les métaphores du langage sont utile pour cacher la brutalité des mots qui font mal .Les bonnes sœurs de la charité chrétienne se sont chargées de m'inculquer une éducation des plus catholique et des plus gauloise. je devenais un gaulois ,un descendant de Clovis .J'étais devenu un petit français parmi les petits français, et pour le sacre du baptême, on m'avait donné le joli prénom de Jean. Ensuite après ma guérison, je fus conduit chez mes parents, ou il me fallait quelques mois d'adaptation pour retrouver mes marques et mes origines de noble arabe. Au

départ mes petits copains se moquaient de moi, car je ne parlais que le Français et pas un mot d'arabe, il fallut que j'utilise mes poings et mes pieds afin de me faire reconnaître par les congénères de mon quartier. Pendant la guerre d'Algérie, nos quartiers indigènes étaient entrecoupés rue par rue par des barbelés. Dans le secteur, un poste militaire, avec des soldats en armes étaient chargés de surveiller et de mettre de l'ordre parmi la population civile. Pour aller de nos maisons à l'école, il était obligatoire de passer par des couloirs de contrôles ou nos cartables étaient systématiquement fouillés, les légionnaires nous bouscullaient, ils nous frappaient avec la crosse de leurs armes en nous traitant de petits fellaghas, avec un fort accent étranger. Le cri qui est aussi une voix est le pourvoyeur de la mauvaise parole pouvant blesser le cœur comme une flèche empoisonnée. En effet Ces légionnaires qui étaient pour la plupart d'anciens de la Gestapo, étant reconnaissables, à leurs accents fortement germanisés, car quand ils étaient entre eux, ils communiquaient dans leurs langues maternelles. Ils étaient très durs et méchants, avec la population civile, et n'hésiter pas à tirer sur le moindre suspect qui refusait d'obtempérer à leurs ordres. Drôle de vie pour un môme qui commence à peine à entrouvrir ces yeux sur la vie .Cette vie que nul n'a choisit pour son bien être ,mais bien imposer par les aléas du temps présent. Ils s'engageaient dans la légion afin d'effacer leurs passés peu reluisants et ainsi

échapper à la justice de leurs pays d'origine. Ces machines robots humains, étaient entraînés à tuer, c'est leurs métiers ils sont payer pour cela. Le couvre feu était instauré à partir d'une certaine heure,le souffle de la voix s'est tut ,ne laissant place qu'aux saccades des respirations enfouies à l'intérieure des poumons comprimés par le stress des angoisses permanentes agissant sur un mental en détresse . dès ce moment la, pas âme qui vive dans les rues, nous les enfants, nous n'avions pas conscience du danger, nous sortions de nos maisons à l'insu de nos parents pour aller nous amuser comme tous les enfants du monde, dans la ruelle de notre espace vitale. Le temps avait une couleur grise,l'air était maussade comme une espèce de tristesse se faulant à travers les couloirs aériens des particules en détresse infinitésimal . Soudain à l'autre bout de la rue, un homme courait à perdre haleine,il haletait en jetant des cris rauques,le souffle coupé par des hochets qui projetaient des flots de sang de sa bouche entrouverte,le mort vivant titubait déjà ,il annonçait à haute voix sa mort programmée. Des rafales de coups de feu de mitraillettes retentirent, des balles sifflaient à nos oreilles, des cris, halte, halte, nous les enfants nous avions juste eu le temps de nous abriter sous les portes cochères, malgré tout, mon petit copain reçu une balle dans le pied, il criait sa douleur à la mort. Les légionnaires, embusqués au coin de la rue continuaient à tirer de plus belle, l'homme qui courait

*fut abattus de plusieurs balles de mitraillettes, il gisait sur le sol dans sa mare de sang. L'inexistence a fait son apparition furtive de la fuite précipitée de l'âme du corps du supplicié. Les soldats accoururent vers le blessé qui gémissait, La mort venait de faire son entrée fracassante à l'intérieur de notre monde enfantin. Le capitaine retourna l'homme agonisant avec son pied, voyant que celui ci donnait encore quelques signes de vie, et craignant un danger quelconque lui tira une balle en plein tête pour abrégé ses souffrances, le corps de l'homme fit de brusques soubresaut et dans un dernier rôle rendit l'âme les yeux grands ouverts sur un vide sidéral du néant absolu. On abat bien les chevaux.*

*Les jeeps conduit par des légionnaires armés jusqu'aux dents arrivèrent en trombe dans un bruit assourdissant, une fumée opaque sortait des cheminées des tanks , suivit de nombreux camions GMC transportant des militaires portant des mitraillettes et des fusils. Ils étaient revêtus de tenues léopard et coiffés sur la tête de bérêts verts. Mon petit copain Ali la jambe déchiquetée par l'impact des balles, baignait dans une mare de sang se tordant de douleurs, gémissant à la mort sa souffrance. IL fut immédiatement pris en charge par les infirmiers de la croix rouge, qui le transportèrent dans l'ambulance, et toutes sirènes hurlantes, se dirigèrent vers l'hôpital militaire de la caserne de la légion étrangère. Le quartier fut immédiatement bouclé par des milliers de légionnaires dont certains*

*tenant en laisse des molosses tous crocs dehors, aboyant aussi fort que les hurlements des hommes en tenues léopards. Le sombre destin de l'humanité dans son microcosme locale atteignit les esprits dans leurs grande angoisse de la vie sans lendemain. Je me tenais tremblant de tous mes membres, accroupis sur le pas de la porte, mes pieds nus tachés, de sang de ce pauvre Ali. Je me mis à vomir, secouer par des sanglots me sortant des fonds des tripes. La vue de cet homme, la tête fracassée, couverte de sang sa cervelle et son œil sortaient de son crâne m'horrifie au plus profond de mon être de petit gamin. De la place où j'étais, je pouvais apercevoir la tête de mon autre copain Youssef, il était caché à l'intérieur de la bouche d'égout, qui faisait angle avec le trottoir, son regard emplait de terreur et d'angoisse, me regardait avec un air de pitié et de peur. La fureur de la peur à frappé les esprits comme un couperet tranchant les têtes de leurs statues comme pour séparer l'esprit de la matière ou de l'intelligence et de son intellect. Tout à coup, la porte sur lequel j'appuyais mon dos, s'entrouvrit légèrement, une main m'agrippa par l'épaule, et une voix de femme me dit : entre vite petit, entre à la maison. Je poussais un ouf de soulagement ,pensant fuir cet horrible spectacle de cet homme qu'on avait abattu devant les yeux effarouchés de petit gamin .Tout tremblotant, je me précipitais à l'intérieur du couloir de la maison ou je m'affalais sur le sol du carrelage, pleurant les larmes*

de mon angoisse, et de mon dégoût, secoué par de violents spasmes. Je refrénais mes cris et mes gémissements à l'intérieur de ma gorge et de mes tripes. La femme prit ma tête contre sa poitrine, me consolant, tant bien que mal en chuchotant tous prêt de mon oreille des mots de consolations . Aucun cris aucun gémissements ne sortait de mon être, tant la peur me paralysait, de voir les légionnaires déboulaient à l'intérieur de la maison. Dominant ma détresse, je regardais par le trou de la serrure, essayant d'apercevoir ce qui se passait à l'extérieur, me contorsionnant tant bien que mal de tout mon corps, pour voir si je pouvais apercevoir, de la ou j'étais, la bouche d'égout ou c'était réfugié, le petit frère Youssef. Connaissant la maison de mes voisins, pour l'avoir maintes et maintes fois visité, je me précipitais à l'intérieur de la cour, d'où je pris l'escalier qui menait au balcon surplombant la ruelle clair de lune sombre clair illuminait l'asphalte gris de la rue, les étincelles des mitraillettes faisaient tressaillir le cœur des enfants . Me cachant tant bien que mal, pour ne pas être vus des soldats, j'aperçus du haut de mon balcon des dizaines et des dizaines de soldats en armes, criant, hurlant des ordres les uns aux autres. La voix gutturale annonçait la bête immonde qui se cachait dans cet hominidé monstrueux. Le cadavre gisait dans sa mare de sang, entourés par les légionnaires, mitraillettes et fusils aux poings comme pour crier au loup la capture du gibier encore fumant enivrant les narines

entrouvertes des senteurs mortifère de la mort proche des hommes . Les soldats se positionnèrent tous au long de la rue, un chien tenu en laisse par un militaire, aboyait, sortant ses crocs, au-dessus de la bouche d'égout, le pauvre petit Youssef hurlait à la mort sa peur du chien. Un légionnaire se précipita pointant son arme sur la tête du petit Youssef, et sans ménagement agripper sa chemise et le tira violemment vers l'extérieur. Le capitaine hurlait« vite ouvrez la bouche d'égout» un soldat arriva avec une barre de fer, et ouvrit la cache en fonte, deux autres légionnaires se précipitèrent pointant leurs armes vers l'intérieur du trou noir des égouts. Un officier prit le petit Youssef par la main et l'entraîna vers la jeep, qui ne se trouvait pas loin de là, et lui tendit une bouteille de limonade et un paquet de biscuits Le cadavre de l'homme fut chargé dans une ambulance qui quitta la rue à toute vitesse. La tension redescendit progressivement, les soldats se positionnèrent tous le long de la ruelle, effectuant des contrôles, pénétrant en force à l'intérieur des maisons. Les affaires qui se trouvaient à l'intérieur des meubles furent jetées à terre, les légionnaires pointaient leurs armes sur les enfants les femmes et les vieillards qui tremblaient de peur, leurs hurlant dessus. Tous les hommes valides furent immédiatement bousculés vers la sortie de leurs maisons, mains en l'air. On les fit mettre à genoux à terre, les mains sur la tête, parqués sur le milieu de la rue. Je voyais mon père, mon grand-père, mes